ABONNEMENTS
FRANCE. . . . . Un an. 8 fr.
ETRANGER. . . . — 10 fr.
LE NUMERO :
FRANCE. . . . . 10 centimes
ETRANGER. . . . 15 —
Aux bureaux du Journal et par la poste
TÉLÉPHONE : AUTEUIL 17-09
ANNONCES
Agence Parisienne de Publicité
16, Rue Drouot, Paris
TÉL. : GUT. 55-38

LA FRANÇAISE

Journal de Progrès Féminin
PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Directrice - Fondatrice
Jane MISME

ABONNEMENTS
FRANCE. . . . . Un an 8 fr.
ETRANGER. . . . — 10 fr.
Les abonnements ne peuvent être souscrits pour moins d'un an. Ils partent du 1er de chaque mois
LE NUMERO :
FRANCE. . . . . 10 centimes
ETRANGER. . . . 15 —
Aux bureaux du Journal et par la poste

Ames inquiètes

Avant la fermeture estivale des théâtres, nous voudrions nous arrêter, avec une attention toute spéciale, à l'étude d'un caractère féminin faite par M. Bernstein dans *Le Secret*.

Le maître psychologue a jeté là un de ses coups de sonde qui vont très profond. Son héroïne, Gabrielle, si nous arrivons à la comprendre, si comme son mari, l'intelligent Constant, nous avons deviné d'elle, peut nous apprendre d'inoubliables leçons:

La plus chère amie de Gabrielle, Henriette, épouse Denis, en laissant ignorer à celui-ci une liaison, d'ailleurs rompue depuis plusieurs années, avec Charlie. Gabrielle, qui connaît la nature de Denis et sait que la découverte de ce « secret » briserait le ménage de son amie, ourdit une rencontre des deux anciens amants et éveille sournoisement les soupçons du mari en ayant l'air de servir Henriette.

Cette femme n'est-elle qu'une méchante? — Non, car par les œuvres philanthropiques dont elle s'occupe, le dispensaire où elle va chaque jour panser les plaies de petits scrofuleux, elle prouve en même temps de la bonté...

– C'est une malade, dit avec tristesse son loyal et malheureux époux; elle a besoin que je ne l'abandonne pas...

Paroles de compassion qui résument toute la science qu'a M. Bernstein des âmes douloureuses.

Faut-il donc considérer le type qui nous est présenté comme un cas pathologique mais exceptionnel? Cette nature, si pratique à la fois le bien et le mal, ces élans de générosité et obéit à la passion torturante de tenir dans la vie ceux qu'elle aime une place dominatrice, est poussée aux plus noires fractures lorsqu'elle s'aperçoit qu'on peut être heureux sans elle...

Malheureusement les affectivités comme celle de Gabrielle ne sont pas une rareté. Toutes les amitiés dans lesquelles se glisse du venin n'ont pas des manifestations aussi accentuées; mais je crains que beaucoup de nous puissent se souvenir d'affections, pourtant dévouées, qui quelquefois leur ont fait du mal. Quelle est la rançon de l'expérience et de la reconnaissance des mobiles les plus cachés de notre cœur...

Car j'irai plus loin: cette méchanceté sociale et intermittente, ces poussées de cruautés jalouses, quelle femme peut se dire n'en avoir jamais été capable ? On pensera que ce n'est pas le moment de se livrer à une psychologie quintessenciée de l'âme féminine étrangère aux préoccupations patriotiques et sociales des jours présents. Parce que nous voulons des cœurs forts dans les épreuves il ne se doit plus glisser d'alliage, nous avons étudié l'héroïne du *Secret*, mais de rapprocher son caractère de ceux que nous sont connus.

Le mal dont souffre Gabrielle n'est pas rare, mais il n'est pas non plus incurable. Si nous en sommes atteintes, il dépend de nous d'en guérir; s'il nous est épargné, nous devons néanmoins nous en prémunir. Il y a une hygiène de la vie intérieure qui en éloigne les germes malfaisants: cette hygiène est l'altruisme.

Sans doute, la bienfaisance qui secourt les indigents, hospitalise les malades, sauve les enfants, est à l'heure actuelle un primordial devoir pour toutes les femmes de la classe aisée. Elles l'ont compris; presque toutes, comme la Gabrielle de Bernstein, s'occupent de quelque œuvre charitable, de quelque dispensaire. Mais il y a encore une autre solidarité, une affection pour autrui, qu'il faut aussi pratiquer. Il ne suffit pas de compatir aux douleurs, si on veut vraiment qu'il y ait plus de bonheur sur terre, on doit apprendre à se réjouir, sans arrière-pensée, de la félicité des autres.

Je ne veux pas seulement condamner ce retour mélancolique, auquel parfois nous nous laissons aller, sur notre désir au spectacle de vies plus brillantes; je dis que le besoin de tenir dans le cœur de ceux mêmes dont nous avons fait la joie, une place prépondérante, doit être combattu, qu'un effacement absolu est nécessaire dans les dévouements les plus généreux.

Il y a eu des femmes — beaucoup — il y en aura plus encore parmi les veuves de la guerre — qui ont sacrifié toute leur jeunesse, tous leurs droits à la naissance de vivre, au profit de leurs enfants: ces mêmes mères, au premier éveil d'un sentiment devant lequel elles ne comptent plus, quels sont leurs sentiments pour celui ou celle qui leur prend le cœur de leur petit?...

L'héroïne de M. Bernstein n'est pas rare. Et c'est ici que se trouve la situation morale la plus dramatique, c'est à quoi nous devons méditer loyalement et profondément; car dans une confession puissamment émouvante, que nous remercions l'auteur d'avoir mis à la scène, Gabrielle avoue à son mari son angoisse de transmettre à ses enfants sa nature misérable et torturante.

On a beaucoup discuté sur l'hérédité. Il a été reconnu qu'elles n'est pas fatale, qu'elle peut s'atténuer et même disparaître par la culture des sujets nouveaux. Si cela est vrai de la criminalité et de la démence, à plus forte raison de certaines névroses, de certains défauts de mentalité qui sont plutôt dûs à de mauvaises habitudes de volonté.

Femmes de France, les enfants qui vont naître, la génération qui va refaire le pays, sera ce que prépare actuellement la vie intime de vos âmes. N'entretenez en vous que des pensées nobles; ayez de la sensibilité, certes, mais aucun calcul personnel dans vos affections. Alors les enfants que vous donnerez à la Patrie, n'apporteront en naissant aucune prédisposition à ces sortes d'enquêtes rongeuses qui affaiblissent l'esprit et le cœur.

Ignorant de toutes les formes de l'égoïsme, prêts à se réjouir de l'allégresse d'autrui, ils auront une plus large part dans la joie universelle, et, goûtant toute la beauté de la vie, ils aspireront à la donner, à leur tour, largement...

Marthe Pattez.

Au Sénat Français

La commission sénatoriale du suffrage des femmes, par 10 voix contre 3 et une abstention, a décidé de rejeter la proposition votée par la Chambre et accordant, comme on le sait, l'électorat et l'éligibilité aux femmes.

Par un second vote, elle a également repoussé la proposition de M. Beauvisage, tendant à accorder l'éligibilité aux femmes à partir de l'âge de trente ans.

M. Alexandre Bérard a été désigné comme rapporteur.

Dans une réunion ultérieure, la commission examinera la proposition de M. Dominique Delahaye, accordant l'électorat aux veuves de la guerre, et celle de M. de Las-Cases relative au vote familial.

Au début de sa réunion, elle avait entendu les déléguées de seize associations féministes, qui avaient vivement insisté pour l'adoption intégrale de la proposition adoptée au Palais-Bourbon.

Voir en deuxième page l'article de M. Paul Rebour : Une pétition au Sénat.

A la Chambre des Lords

La Chambre des Lords a adopté en seconde lecture le bill donnant aux femmes le droit d'exercer les fonctions publiques et de siéger à la Chambre des Lords.

Manifestation Maria Deraismes

La manifestation en l'honneur de Maria Deraismes a eu lieu le 6 juillet, ainsi que nous l'avions annoncé. Elle était fort bien organisée et tout s'est passé en bon ordre.

Nous regrettons beaucoup d'avoir reçu trop tard pour le dernier numéro un article de Mme Hersant, sur Maria Deraismes. Mme Hersant, fondatrice en 1891 du journal : « La Revendication des droits féminins », eut pour collaborateurs de la première heure, outre Maria Deraismes, qui envoyait mensuellement des articles, Léon Richer et Jeanne De Rom.

« C'était, dit-elle, l'époque des combats héroïques et des sarcasmes. Mais qu'on est heureux d'avoir vécu ces heures et d'avoir souffert pour une idée parce qu'on la sentait grande, belle et généreuse. »

LES DISPARUES

Dr ANNA SHAW

Mme Anna Shaw, qui vient de mourir, fut une des pionnières du mouvement féministe en Amérique. Elle avait été d'abord pasteur, profession qu'elle fut la première femme à exercer, en surmontant mille obstacles, puis elle obtint le diplôme de docteur en médecine. Enfin, elle se consacra entièrement et avec une grande ardeur à l'action féministe. Elle était douée d'une énergie peu commune et d'une non moins rare éloquence.

Mme DE LA ROCHE

La baronne de La Roche, première aviatrice de France et du monde, et qui avait récemment battu le record féminin de la hauteur en s'élevant à 4.600 mètres, s'est tuée accidentellement à l'aérodrome du Crotoy.

Guerre à l'Alcool

Adhérez, faites adhérer à *L'Alarme*. Adhésion : à partir de 1 franc par an.

Membres ayant droit au vote : 10 francs (minimum). Membres donateurs : 500 fr. (minimum). Adresser les cotisations en timbres ou mandats au siège social, 45, rue Jacob, Paris. Président: M. JEAN FINOT.

Héroïnes du Jour

LEGION D'HONNEUR

Guérin de Belleis (Jeanne), infirmière militaire au centre hospitalier de Sedan : infirmière militaire de la plus haute valeur morale. A donné, depuis le début de la guerre, l'exemple du plus admirable dévouement. Blessée une première fois par éclat d'obus, le 20 mars 1918, à l'ambulance de Châlons-sur-Vesle, une deuxième fois par bombe d'avion, le 2 juin 1918, à Coulommiers, entre temps, intoxiquée par gaz les 28 et 29 mai, au cours du bombardement de l'ambulance de Gueux. S'est en outre offerte comme donneur de sang pour une transfusion. Déjà citée à l'ordre.

(Ordre du 17 février 1919.)

ORDRE DE L'ARMEE

Mlle **Stevenson** (Betty), infirmière militaire de l'Y. M. C. A. : infirmière militaire qui a fait preuve de beaucoup de courage et de dévouement. A été très grièvement blessée au cours d'un bombardement aérien.

(Ordre du 17 février 1919.)

L'action du Conseil National DES Femmes Françaises à Strasbourg

Prochain Congrès

L'assemblée statutaire du 10 juillet s'est tenue sous la présidence de Mme Jules Siegfried. La secrétaire générale, Mme Avril de Sainte-Croix, a fait part officiellement à l'assemblée de la nomination de Mme Siegfried dans l'ordre de la Légion d'honneur.

La vie de dévouement de la présidente, sa bonté agissante, sa générosité, ses créations d'œuvres philanthropiques ou sociales sont trop connues pour que nous insistions davantage ; Mme Siegfried, émue par les applaudissements prolongés de ses collègues, les remercie chaleureusement des marques de sympathie qu'elles viennent de lui donner, leur affection, dit-elle, est sa plus douce récompense.

La secrétaire générale indique de quelle manière s'est réalisé l'élargissement du bureau voté en dernière séance. Mme *Pichon-Landry* est nommée secrétaire générale adjointe ; Mme Legrand, secrétaire chargée des procès-verbaux de séance ; Mme Raspail, secrétaire chargée des relations avec la presse, complètent le secrétariat.

Deux vice-présidentes décédées : Mmes de Montaut et Marie Bonnevial, sont remplacées par Mmes Girbal et Alphen Salvador.

CONGRES DE STRASBOURG

L'Université de Strasbourg a offert gracieusement un local au *Conseil National des femmes françaises* pour y tenir le Congrès qui aura lieu les 8 et 9 octobre.

Les membres du Conseil qui désireraient prendre part à ce Congrès sont priées de s'inscrire immédiatement au siège social du *Conseil National des femmes françaises*, 1, *avenue Malakoff* (Paris XVIe).

La cotisation de participation au Congrès est de 10 francs ; elle sera réduite à 5 francs pour les membres du corps enseignant et des associations ouvrières.

Les membres du C. N. qui n'auront pas envoyé leur adhésion avant le 1er septembre, ne pourront bénéficier de la réduction obtenue sur le tarif de la compagnie des chemins de fer.

Les présidentes de sections devront envoyer leurs rapports au secrétariat général avant le 15 juillet. Un rapport unique sera fait pour toutes les sections départementales.

Pour donner aux Alsaciennes une idée plus complète du travail accompli par le Conseil, il sera utile que les présidentes des sociétés affiliées envoient leur budget de 1918. Le total représentera plus exactement l'effort social des femmes françaises.

Il serait intéressant aussi que chaque œuvre fasse imprimer un petit tract relatant son action en 1918 notamment.

CONSEIL INTERNATIONAL

La réunion quinquennale de l'Exécutif a réuni les délégués de tous les pays affiliés. Après discussion, il a été décidé qu'il n'y aurait pas de Congrès à Genève en 1919, mais à Christiania en 1920. Il est en effet sage de laisser passer une année avant de réunir les femmes des pays ayant participé à la guerre. Il faut, dans l'intérêt universel, pouvoir travailler avec des sentiments apaisés pour que le travail soit fécond. Or, l'expérience montre qu'on ne le pourrait faire cette année avec la sérénité voulue.

Mme Avril de Sainte-Croix insiste sur la nécessité qu'il y aura d'envoyer à ces Congrès des femmes françaises ayant une réelle compétence ; elle engage ses jeunes collègues à travailler et surtout à apprendre les langues *anglaise* et *allemande* si elles ne les savent déjà.

SOCIETE DES NATIONS

Mme Avril rappelle qu'à la conférence de la paix il a été décidé qu'à compétences égales les femmes pourront entrer dans la Société des Nations, à situations égales avec les hommes.

Une lettre de Mme Andrews demande la création d'un bureau féminin où les questions seraient étudiées.

Il apparaît que cette catégorisation serait plus nuisible qu'utile, il ne faut jamais dissocier les intérêts masculins et les intérêts féminins. Mme Puech dit qu'il s'agit d'un bureau permanent, sorte de conférence du Conseil international et de la Ligue internationale du suffrage.

La lettre de Mme Andrews a été interprétée dans le premier sens par toutes celles qui l'ont reçue. Londres a voté contre. Le vote est ratifié.

Il est demandé aux commissions internationales de reprendre leurs relations avec leurs présidentes.

BRANCHES DEPARTEMENTALES

Rouen. — Mme *Maillard* donne connaissance de la modification apportée au Bureau de Rouen; plusieurs personnes ayant terminé leurs travaux dans les œuvres de guerre, la section se trouve armée pour mener à bien le travail projeté.

Les foyers de soldats trop nombreux ont permis à un cercle de jeunes filles de s'installer dans un des locaux vacants. Un restaurant y est adjoint. On y sert 80 repas chaque jour. Le foyer du soldat du C. N. continue à recevoir 300 hommes par jour.

La section d'hygiène a organisé des cours de puériculture qui obtiennent un légitime succès.

TRAVAUX DES SECTIONS

Suffrage.— En l'absence de Mme Vérone, retenue à Mulhouse par une série de conférences, Mme *Raspail* dit que la question du suffrage est toujours pendante au Sénat, attendant le bon plaisir du rapporteur. Elle rappelle les démarches faites par le Conseil et les Sociétés affiliées ; donne connaissance des divers amendements ou contre-projets du Sénat et prévoit un échec pour la proposition de la Chambre des députés, l'hostilité de la commission étant irréductible. Des espoirs demeurent... la campagne continue. La commission n'est pas tout le Sénat.

Assistance et Prévoyance sociale. — Madame *Weill*, dont la section travaille avec ardeur, rappelle que des communications intéressantes ont été faites par Mme Matza, présidente de la Ligue des professions libérales ; par Mme Péquin, inspectrice des œuvres d'assistance ; par M. Poussineau sur la mutualité maternelle.

Le Centre d'information est tout à fait constitué. Mlle Gérard est présente tous les jours de 2 h. 30 à 4 h. 30, rue Pigalle, et peut répondre à toutes les demandes de renseignements.

Les œuvres de vestiaires des 7e, 8e, 9e, 11e arrondissements sont en voie de réalisation, Mme Heilbronner est une collaboratrice précieuse. Mme Sauerbach organise le vestiaire du 20e.

* * *

Les présidentes des sections d'Education, d'Hygiène, du Travail, de la Morale, étant absentes, la séance se termine à 5 h. 45, après que Mme Fonsègue a remercié le Conseil de sa participation à la manifestation Maria Deraismes.

La secrétaire générale avait rappelé quelle perte cruelle fut celle de Mme Girard-Mangin.

Juliette-François Raspail.

Dr Nicole Girard-Mangin

I. — La femme et l'amie

Du premier coup d'œil, en voyant cette femme mince et fine, cette figurine de Saxe au visage rose et aux cheveux blonds, on sentait en elle une indomptable énergie. Suivant l'expression populaire, c'était « une petite femme à faire marcher un régiment ». Aussi comme il lui seyait bien, le dolman militaire avec ses brisques sur la manche, le calot qu'elle coiffait si crânement, et avec une distinction si parfaite; comme il lui seyait bien, cet uniforme où la jupe seule restait féminine, à ce charmant capitaine de la charité !

Elle était un chef. Ce regard direct, cette parole précise, ces ordres toujours dictés par le sens le plus droit et le plus pratique, ces ordres qui avaient toujours raison, comment y eût-on résisté ? Et comment n'eût-elle pas obtenu le maximum d'effort de ses subordonnés, cette femme dont le corps frêle fournissait un travail qui eut fait reculer plus d'un homme vigoureux par lequel elle se tuait en souriant.

Car elle souriait sans cesse, d'un fin sourire et en même temps qu'une impression d'énergie, elle donnait une impression de gaîté Ces deux dons vont souvent ensemble. A moins d'être inconscient il faut être bien fort, surtout aujourd'hui, pour être gai ! Et de la part de notre amie, cette gaîté était particulièrement paradoxale..... ou héroïque.

Quelle douleur, en effet, lui avait été étrangère ? Toute jeune elle avait connu les chagrins intimes qui brisent la vie du cœur; puis une terrible maladie, l'avait tenue longuement dans un sanatorium, en face de la mort. Guérie, après avoir, par un travail acharné, rattrapé le temps perdu et conquis tous ses grades médicaux, elle avait vécu au milieu des tristesses de l'hôpital, des souffrances causées par la maladie et la mort; de celles aussi causées par la misère et les injustices sociales. Ces dernières la révoltaient toujours; elle les combattait âprement, non seulement dans la vie professionnelle, mais à toutes les heures de sa vie.

Elle voyait tout cela sans cesse, et elle riait.

Sans doute ce rire était souvent le masque que portent les êtres courageux qui ont la pudeur de leurs sentiments et dédaignent de se plaindre; mais souvent, en elle, il était sincère aussi. Car toute sa vie n'était qu'un effort généreux, et dans tout effort (pourvu qu'il réussisse quelquefois) il y a une somme de joie.

Parfois elle arrachait à la mort sa proie; parfois elle sauvait une pauvre famille; parfois elle arrivait, par son ascendant personnel, à faire donner aux riches de l'argent dont elle tirait beaucoup de bien. Une fois aussi (et c'est une histoire qu'elle racontait avec la plus communicative gaîté) elle avait obligé, par la menace d'un scandale, le père d'un enfant naturel à reconnaître le petit qui allait être abandonné à l'Assistance Publique. Comme elle riait de bon cœur de la terreur causée à l'égoïste bourgeois par son habile subterfuge ! Et avec quel esprit elle narrait aussi ses luttes contre la bureaucratie stupide et criminelle, luttes dans lesquelles (gloire suprême !) elle avait eu parfois le dessus.

Quand on la connaissait davantage, on discernait bien quelque amertume sous sa gaîté. Elle ne tenait pas beaucoup à parler d'idées générales, bien qu'elle fût très cultivée. Elle s'était réfugiée dans l'action, qui est une sorte d'ivresse. Elle n'aimait pas qu'on l'en éveillât. Si on l'incitait à philosopher (par exemple dans un rares séjours à la campagne) elle résistait, s'évadait. L'y forçait-on ? Sa philosophie était si opposée à tous ses actes, que l'on restait surpris, gêné. Cet apôtre affichait le matérialisme. Elle ne comprenait pas, disait-elle, ce que c'est que le sentiment religieux. Elle niait aussi toute loi morale. Elle avait, disait-elle, travaillé pour les autres, seulement parce que cela lui plaisait. Si ce qu'on appelle le mal était venu à lui plaire, elle n'aurait, disait-elle, pas résisté !

On souriait, on était trop sûr que le bien lui plairait toujours. Pourtant je l'ai souvent amicalement grondée, disant que ses paroles étaient une impiété à l'égard de ses actes.

— C'est votre faute aussi ! disait-elle en riant. A quoi servent tous ces bavardages? Parlons de choses sérieuses. »

Et l'on reprenait le projet de quelque œuvre en cours, où elle apportait son merveilleux sens d'organisation, sa vue si claire et si nette de l'ensemble et du moindre détail.

On pouvait utilement la consulter sur toute affaire ; elle connaissait toujours « la marche à suivre ». Elle avait le fil d'Ariane pour parcourir le labyrinthe des administrations et des œuvres diverses. Elle savait à quelle porte frapper, qui convaincre, qui bousculer. Elle arrivait toujours au but !

Et cependant on pouvait aussi lui parler d'art : de musique ou de peinture, de l'art décoratif qu'exerçait son frère et auquel elle s'intéressait vivement. Elle portait dans tous ces domaines son intelligence claire et avertie.

On sait ce qu'elle a fait quand la guerre est venue, avec quelle passion elle s'est jetée au danger, enfreignant la règle qui éloignait les femmes—médecins des ambulances du front.

Elle s'imposa à Verdun d'abord par son audacieuse volonté. Et, au bout de peu de jours, nul ne songeait plus à l'éloigner, car elle était devenue indispensable. Pendant des semaines, dans une ambulance bombardée, à demi détruite, avec une équipe de médecins qui faisaient comme elle, dont quelques-uns furent tués ou blessés, elle travailla sans répit, oubliant de dormir et de manger; ignorant le jour ou la nuit, allant parfois se jeter deux heures sur un lit quand elle ne pouvait plus se tenir debout.

Elle avait fait cela et bien d'autres choses encore, pansé le corps et l'âme de centaines de malades contagieux qui l'adoraient, qui trouvaient tes paroles et les actes les plus touchants pour lui dire leur tendre reconnaissance. Elle s'était imposée à tous par sa valeur et son travail; obéie des inférieurs et parfois des égaux; si estimée des grands chefs, qu'elle avait pu, à de certains jours, grâce à sa qualité de femme, glisser une utile critique. Elle avait donné tout ce qu'un être humain peut donner d'activité et d'intelligent courage au milieu des pires horreurs.....

Et j'étais restée longtemps sans la voir. Je la retrouvai changée. Toujours jolie, mais les traits un peu durcis, un peu émaciés. Elle s'installait alors à la direction de l'hôpital Edith Cavell, dans son étroite cellule que je reverrai toujours. Elle avait là son petit lit de camp, petit lit d'ascète, d'où elle se levait toujours une fois, souvent deux fois par nuit, pour aller visiter ses salles. Nous avons déjeuné là, sur un coin de table, à côté du grand chien qui l'avait suivie dans ses campagnes, et la guettait d'un œil d'amour inquiet.

Elle commençait par rire, toujours ! Elle racontait des histoires burlesques qui dans ses cinq années de folie, ont côtoyé sans cesse les atrocités et les dévoûments. Elle avait d'étonnantes histoires sur la bureaucratie militaire qui, disait-elle, dépassait encore en beauté la bureaucratie civile !

Peu à peu, cependant, sa voix changeait. Elle revoyait les choses terribles; elle me contait des morts navrantes, enfantines, et nous nous regardions, les larmes aux yeux Comme elle jugeait tout sainement, sans prévention d'aucune sorte ! Elle voyait les dévoûments, elle voyait des bassesses, elle s'effrayait des frénésies meurtrières. Devant cette vague d'horreur qui confond la raison, sa philosophie rationaliste s'était évanouie. Elle avait vu ce qui dans l'homme dépasse l'homme, pour le bien comme pour le mal. Elle détestait toujours le cléricalisme, mais elle avait compris l'appel de l'au delà.

Elle m'a laissé voir, ces deux jours là, plus que jamais, ce fond de pitié, de tendresse humaine, qui était son âme même, que sa parole volontairement nette et pratique s'efforçait toujours de dissimuler, mais d'où s'élevaient, comme des fleurs splendides, ses actes de bonté, de don incessant d'elle-même.

Hélas, elle s'était trop donnée ! Elle mettait à rudoyer son corps une sorte d'acharnement. Il y a peu de mois, elle avait été chloroformée et opérée pour une douloureuse mastoïdite. Une heure après l'opération elle s'était levée et avait été faire le tour de ses salles. Les malades, qui n'avaient su le fait que plus tard, ne pouvaient y croire !

Elle s'était remise et ne semblait pas atteinte. L'usure de ces frêles organes qu'une volonté de fer tenait sans cesse debout, en bataille, agissait sournoisement, en silence. Au moment où, non contente de la tâche magnifique que lui fournissait son hôpital-école, elle allait partir pour l'Amérique, chercher des ressources pour des œuvres nouvelles, pour des travaux plus vastes encore, en pleine vie, en plein élan, un matin, elle tomba foudroyée. Elle est morte debout, comme elle l'eût souhaité. Et si elle avait eu conscience, elle eût peu regretté la vie. Elle ne l'aimait guère. L'activité était aussi pour elle un puissant moyen de s'en distraire. Elle ne l'eût regrettée que pour son fils unique qu'elle avait entouré de soins intelligents autant qu'eût pu le faire une femme inoccupée, qui vivait par elle, qui regardait avec une fierté passionnée le charmant héros qui était sa mère. Nous pleurons avec lui; et en pensant à tout le bien que devait faire encore cette femme de quarante ans, nous avons un mouvement de révolte contre l'absurde destinée.

Il faut songer pourtant, au milieu de notre douleur, que des vies comme celles de notre amie ont autant de valeur par l'exemple, par l'image inspiratrice qu'elles laissent, que par le nombre des actes réellement accomplis.

Le sort a voulu que l'image de Nicole Girard-Mangin, qui ne quittera le souvenir d'aucun de ceux qui l'ont connue, demeurât en nous intacte et complète, dans toute sa poésie. Le temps eût altéré les lignes de la statuelle, eût fini par user quelque chose de cette énergie physique et morale... Tandis qu'elle restera toujours en nous, avec son gai sourire et son cœur héroïque, comme une de ces visions de beauté qui élèvent le niveau de la vie.

Louise Cruppi.

II. — Le Médecin

Madame le Docteur Nicole Girard-Mangin, médecin-directeur de l'Hôpital-Ecole Edith-Cavell, médecin-chef de l'Hôpital Complémentaire V. G. 81.

(Du 11 octobre 1916 au 31 mai 1919.)

Tous ses amis la pleurent, mais ceux-là seuls qui eurent le grand honneur de travailler à ses côtés à « Edith Cavell » savent tout ce qui est disparu avec elle, car c'est là qu'elle put donner toute sa mesure, faire profiter malades et infirmières de sa grande expérience médicale, pédagogique et sociale, dispenser à tous les trésors de son activité, de son dévouement, de son intelligence lucide, de sa nature primesautière, droite et loyale, de sa profonde et frémissante sensibilité, exempte de sensiblerie, que son énergique volonté savait discipliner et plier aux exigences de la méthode.

Désignée d'un commun accord, en 1916, comme médecin-directeur de l'hôpital-école Edith-Cavell, tant par le service de santé qui l'avait vue à l'œuvre depuis le premier jour de la mobilisation, d'abord à Bourbonne auprès des blessés, puis à Glorieux-sous-Verdun auprès des contagieux, à Moulle enfin auprès des tuberculeux que par l'Association pour le Développement de l'Assistance aux malades de la rue Amyot, qui connaissait son ascendant moral et professionnel sur les infirmières, elle s'installa en octobre 1916 dans les baraques d'Edith-Cavell, dans deux petites pièces meublées comme une cabine de bateau. Elle y vécut ces deux dernières années de sa vie, avec Dun, sa chienne fidèle, couchant sur un lit de camp, mangeant l'ordinaire des infirmières, ne s'échappant que pour des courses ou démarches hâtives ou des inspections sur le front. Elle n'en sortit que le 2 juin 1919 : son projet était de partir le 15 pour un long voyage ; le 6, elle mourait subitement chez elle, victime de la guerre, à la veille de la conclusion de cette paix qu'elle souhaitait si ardemment.

La somme de travail qu'elle fournit dans cette « Usine » d'infirmières, depuis le moment où tout fut à organiser — vie hospitalière, enseignement, stages, recrutement et placement des infirmières — jusqu'au jour où elle prépara tout pour son successeur éventuel, est attestée par des chiffres, plus éloquents que toutes les épithètes qui se trouvent dans des rapports détaillés adressés peu de temps avant sa mort, tant au Service de Santé qu'à la rue Amyot : des centaines d'infirmières militaires ou civiles, non spécialisées ou radiologues, visiteuses ou surintendantes, ont reçu son enseignement théorique si clair et si documenté dans la salle de cours ou pratique au chevet des malades et blessés, aux salles de radiologie, d'opérations et au laboratoire ; — plus d'un millier de malades ont été soignés par elle avec bonté — et infirmières et malades, et les familles des infirmières et des malades, la prenaient comme confidente de leurs détresses et lui demandaient conseil et secours qu'elle ne refusait jamais. Et des malades revenaient la voir qu'elle avait soignés à Verdun, ou, avant la guerre, au Dispensaire antituberculeux de Beaujon, qu'elle avait marqué de son empreinte d'organisatrice, et ses amis lui téléphonaient pour lui demander ses avis éclairés. Elle les recevait tous, elle répondait à tous entre sa visite du matin et son cours aux Radiologues, entre un conseil de direction et un cours aux infirmières, entre une course personnelle et une séance à la Société du Cancer ou à la Croix-Rouge américaine. Puis c'était la contre-visite du soir. Elle avait à peine pris le temps de déjeuner : elle dînait hâtivement pour se remettre à la besogne ; tenir au courant son volumineux courrier, corriger des copies, préparer l'examen ou le cours du lendemain, lire... Une partie de la nuit passait, elle n'avait pas pris de repos ; elle recommençait le lendemain sans connaître ni dimanches, ni jours de fête.

Et cette vie de surmenage, c'était la vie normale : il y avait en plus les alertes de nuit et la nécessité de faire transporter les malades dans les abris voisins; — il y avait les bombardements de jour comme celui qui remplit notre maison et un jardin d'une foule ensanglantée victime de l'obus meurtrier tombé sur l'usine proche ; il y avait l'épidémie de grippe qui atteignit presque toutes les infirmières et qui chargea la statistique de mortalité de l'hôpital de plus de décès que toute la guerre ;

[illegible] des dizaines d'enveloppements [illegible] nuit, avec un personnel réduit [illegible] milieu de délirants qu'on ne [illegible] tenir dans leurs lits...

Mais quelle joie de pouvoir se dire que, grâce à ses soins incessants, tant de vies [illegible] sauvées dans ce pavillon appelé du [nom] de Jeannie Meynadier, notre amie, [morte] au début de la guerre et de la tâche trop lourde qu'elle s'était imposée... Les [malades] connaissaient le chemin de la [maison] et à la « Place » demandaient à [aller] à Cavell comme vers le port de salut. Quand le médecin principal vint, au [plus fort] de l'épidémie, visiter l'hôpital, il dit à Mme Girard-Mangin ce témoignage que Cavell était l'hôpital militaire [du gou]vernement militaire de Paris où la [grippe] faisait le moins de victimes.

Aussi y envoya-t-on les cas les plus graves, des mourants qui parfois mouraient avant d'arriver à leurs lits. Aussi, malgré tant d'oppositions administratives [et] masculines, Mme Girard-Mangin fut-elle nommée médecin-chef de l'hôpital [V. G. 86], la première femme médecin-chef d'un hôpital militaire, signant toutes les pièces comme un homme. Que d'hommes pourtant, et oserais-je le dire, que de médecins-chefs auraient eu à prendre exemple sur sa connaissance des règlements, sur sa conscience, sur sa sévérité faite de justice et d'indulgence qui lui permit de tenir toujours dans l'ordre le plus parfait, même après l'armistice, cet hôpital militaire et parisien de 100 lits.

Ce fut un surcroît de besogne dont sa vie surchargée n'avait pas besoin. Mais elle ne voulait rien entendre de nos amicales remontrances ; pourtant, l'an dernier, à pareille époque, elle eut un premier avertissement. Deux fois en vingt-quatre heures il fallut l'endormir pour une intervention ; entre ces deux anesthésies générales elle trouva le moyen de faire passer de son lit un examen à des infirmières qui devaient partir d'urgence auprès de contagieux ; elle se reposa quatre jours après cette alerte et pendant ces quatre jours [elle] téléphona-t-elle matin et soir pour [av]oir des nouvelles de ses malades graves. Visiblement pourtant elle n'en pouvait plus... Elle n'avait pas que ce travail, trop lourd pour ce corps frêle mû par une forte volonté : elle avait chaque jour les émotions des communiqués citant des noms de pays évocateurs de ses souvenirs d'enfance et signifiant parfois pour elle la destruction de ses intérêts familiaux ; — elle avait des êtres chers exposés au danger et pour lesquels ses inquiétudes étaient continuelles. Je suivais avec angoisse les traces de plus en plus accusées de sa grande lassitude physique et morale. J'avais hâte pour elle qu'arrivât le terme qu'elle s'était fixé comme fin de sa tâche. Elle y était enfin parvenue. Et voilà qu'en dépit de tous les conseils, malgré toutes les contre-indications de son état et notre affectueuse résistance, elle crut devoir se faire faire la piqûre antityphoïdique qui l'a achevée.

Je l'ai vue pour la dernière fois à Edith Cavell, où je venais moi-même passer le service à mon successeur, le samedi 31 mai, dans ce bureau où nous avions tant travaillé ensemble. Elle se préparait à rentrer chez elle le lundi. Le dimanche je dus quitter brusquement Paris et c'est le vendredi que, loin de Paris, une dépêche m'apporta la fatale nouvelle. Souvent elle m'avait parlé de sa mort, m'avait dit son désir que personne ne se dérangeât pour elle. J'écartais ce sujet de conversation comme inopportun. Quel secret pressentiment l'agitait ?... Pauvre chère amie, votre vœu a été exaucé : vous êtes partie sans déranger personne. Mais peu de morts ont été pleurées comme la vôtre ; il en est peu qui puissent laisser à ceux qui restent une si affreuse sensation de vide irréparable.

Georges Cahen.

Administrateur de l'hôpital Edith-Cavell ; trésorier de la Fédération des Cantines maternelles.

III. — La Bienfaitrice

A notre grand regret, il nous est impossible, faute de place, d'insérer dans ce numéro l'article de M. Louis Feine concernant l'action de Madame Girard-Mangin dans la Société des Logements hygiéniques et à bon marché, et celui qui relate sa participation aux œuvres intéressant les Etudiantes.

IV. — Madame Girard-Mangin et le féminisme

Après les notices si précises et si émouvantes qui viennent de décrire une partie de l'action de Mme Girard-Mangin, il nous restait encore beaucoup à dire, pour donner d'elle, de son caractère, de son intellectualité, une vue d'ensemble qui réponde au souvenir de tous ceux qui l'ont connue ; nous ne le pouvons que très imparfaitement aujourd'hui qu'une douloureuse stupeur nous étreint encore. Et cependant nous ne pouvons pas laisser paraître encore un numéro de la *Française* sans le tenter; moins pour rendre à Mme Girard-Mangin un hommage qui ne pourrait être à la hauteur ni de notre amitié, ni de son mérite, que pour prolonger au delà d'une vie trop courte l'influence et les enseignements dont elle était si riche.

Peu de caractères retenaient autant l'attention ; la douceur de la voix, la grâce du regard et des attitudes ne dissimulaient point, mais faisaient au contraire ressortir par contraste la précision de la parole, la fermeté du geste. C'est que les deux s'alliaient chez Mme Girard-Mangin dans une harmonie rare pour donner à sa personne une autorité non moins exceptionnelle.

Aussi le succès a-t-il accompagné chacune de ses tentatives et des fondations durables telles que le dispensaire anti-tuberculeux de Beaujon, la maison ouvrière du boulevard Bessières, l'Hôpital-Ecole d'Infirmières militaires resteront en témoignage de ces courtes années d'activité sociale.

L'intelligence vigoureuse de Mme Girard-Mangin, sa compréhension des besoins à satisfaire, concevaient le plan large, généreux de l'œuvre à créer ; l'extrême lucidité de son esprit, son activité méthodique en assuraient l'exécution ; dans cette alliance de dons résidait ce génie de l'organisation dont a fait preuve Mme Girard-Mangin et qui s'imposait à l'admiration de tous.

Mais ce que seuls ont pu connaître ceux qui l'approchaient de près, c'était la bonté qui se cachait derrière ce travail et cette intelligence. Sa serviabilité était à toute épreuve ; jamais peut-être Mme Girard-Mangin n'a refusé un service qu'il était en son pouvoir de rendre ; mais de plus nous pouvons dire que toute souffrance retentissait douloureusement en elle ; ce reflet d'amertume et de scepticisme qui apparaissait dans l'intimité de sa conversation, éclairait la profondeur d'une sensibilité qui ne se refusait à aucune douleur ; la fermeté de ses attitudes et de son caractère, loin d'être le signe de l'indifférence, naissait tout au contraire du sentiment permanent de la souffrance, au-dessus de laquelle il faut cependant se placer, si l'on veut produire et travailler.

Aux femmes, aux sociétés féminines, elle n'a cessé d'apporter le concours de son travail et de sa parole, celui plus précieux encore de son exemple. Elle nous manque au moment où le programme d'action s'élargit devant nous ; son souvenir nous reste pour nous aider à le remplir.

M. Pichon-Landry.

ECHOS

La médaille de M. Siegfried. — Le 30 juin au Musée Social, fut remise à M. Jules Siegfried la médaille frappée à son effigie par un groupe de ses nombreux amis, en témoignage de leur reconnaissante affection.

Un point, c'est Tout. — M. Gaston Cony, le sympathique directeur de l'œuvre des Marionnettes devient rédacteur en chef d'une nouvelle revue, **Tout**, sous la direction de M. Henri de Villemandy. « Tout » s'occupera de « tout ». Son rôle, dit M. Cony, sera impartial et sa devise « Loyauté.

LES LIVRES

LES HOMMES DE BONNE VOLONTE
par Madeleine Clemenceau-Jacquemaire

Ce n'est point là une lecture de vacances propre à délasser l'esprit en faisant oublier les maux de la guerre. Mais est-il propre à délasser l'esprit en faisant oublier ? Mieux vaudrait afficher en gros caractères sur les murs de nos appartements quelques-unes des pages de ce livre ; le regard tomberait sur elles salutairement au moment où l'on s'apprêterait à gémir parce que le sucre est introuvable ou la bonne exigeante ou encore parce que le charbonnier manque d'aménité. Non qu'on ait tort de protester contre l'incivilité, l'incurie et l'injustice ; mais il convient de rétablir l'échelle de valeur des souffrances, et, en remettant sous nos yeux les premières, celles qui furent tout en haut, Madame Clemenceau-Jacquemaire nous force à ramener tout en bas, à leur place, les autres.

Ce qu'il y a de plus pénible dans le rôle de l'infirmière de guerre, ce n'est pas de veiller les souffrants, les agonisants et les morts ; d'être sur la brèche toute la journée — plus de huit heures — pour un travail dur aux membres et aux nerfs ; d'être éveillée brusquement à toute heure de la nuit par une arrivée de blessés, cauchemar pire que les pires cauchemars ; ce n'est pas de se débattre contre certains règlements inhumains ou contre quelques hommes de « mauvaise volonté », afin d'obtenir le soulagement dont seule, avec le blessé, on connaît l'urgence ; ce n'est pas l'aspect des plus horribles plaies et l'odeur de la gangrène gazeuse ; l'infirmière a appris à dompter ses nerfs et sa sensibilité dans la préparation professionnelle. Peut-être n'est-ce pas même de voir mourir en d'atroces souffrances des êtres jeunes, et d'éprouver en soi, par sympathie féminine, la douleur multipliée de toutes les femmes, de toutes les mères...

La plus grande torture de l'infirmière est le sentiment de l'inutilité de son labeur ; puisque tant de précautions, de soins, de soucis, de veilles, d'antiseptie minutieuse, de pansements savants et douloureux, ne peuvent aboutir qu'à la mort, à peine retardée par eux de quelques jours au prix d'une prolongation de la souffrance, ou à la guérison, c'est-à-dire au nouveau départ vers le Danger.

Mme Jacquemaire compare ce rôle à celui des valets de cirque dans les corridas, chargés de remettre debout à coups de fourche les chevaux éventrés, pour les ramener au taureau....

Visions atroces, douleurs intenses, est-ce tout ce que contient le volume ? On devine que non, et qu'il est traversé d'un souffle d'héroïsme et de bonté française.

C'est à Verdun — le nom dit déjà beaucoup — que Madame « Berton » est infirmière major. Là, en raison des offensives fréquentes — signifiant chaque fois un afflux de blessés — en raison surtout du bombardement, la sécurité est relative, le calme rare, l'éclairage et le chauffage sont un problème, le silence un luxe. Néanmoins c'est là, comme au refuge le plus sûr, que l'on envoie les grands blessés, les grands « gazés », les grands « shockés », etc., et même des blessés des autres ambulances atteintes par le bombardement.

Souvent parmi ces victimes se trouvèrent des infirmières qui, isolées au milieu des hommes, parfois loin de leur pays et de leur famille, appelées par leur devoir professionnel à garder leur sérénité « jusqu'au bout »... de leurs forces, ont souffert à l'égal des soldats.

« Elles recommandaient à tout instant que l'on s'occupât plutôt des autres que d'elles. L'une avec une plaie lombaire était pourtant touchée à mort, et l'autre, blessée aux deux jambes, devait rester, dans de grandes souffrances, plus d'un an à l'hôpital ».

Honorons ces femmes admirables qui bien qu'elles n'aient jamais vu que l'envers de la guerre (et quel envers affreux !) ont toujours conservé et contribué à entretenir chez les soldats, la foi indestructible en la destinée de la France. C'est en partie à cette confiance que nous devons tous la Victoire.

Alice Berthet.

Carrières Féminines

ECOLE CENTRALE DE PUERICULTURE
49, Rue de Miromesnil — Paris

Le Vendredi 11 Juillet a eu lieu 49, Rue de Miromesnil, sous la présidence de M. Paul Strauss, l'Assemblée générale de l'Ecole Centrale de Puériculture.

Des diplômes ont été remis aux élèves ayant suivi les cours scolaires et satisfait aux examens passés par le Professeur de l'Ecole.

Les cours reprendront en Octobre.

Dates de divers concours

Commis à la Préfecture de la Seine, ouvert aux candidats et candidates. — Date officielle: 18 Décembre 1919. — Traitement: 2200 à 6000. — Indemnités de vie chère. — Accès aux emplois supérieurs.

Redacteur et rédactrice à la préfecture de la Seine.— Date officielle: 5 novembre 1919. — Délai d'inscription: 4 Octobre 1919. Traitement: 2500 à 12000. — Indemnités diverses, vie chère, etc... Licence exigée.

CHRONIQUE DES ŒUVRES ET INSTITUTIONS

EXPOSITION DES ENFANTS DES ECOLES PRIMAIRES DE LA VILLE DE PARIS
(5 Juin - 6 Juillet 1919)

L'Exposition des dessins des Enfants des Ecoles primaires de la Ville de Paris a eu lieu du 5 juin au 6 juillet à la Ligue de l'Enseignement avec un grand succès.

Nous en parlerons plus longuement, au point de vue pédagogique, dans le numéro sur l'apprentissage.

Des dessins exécutés par des enfants des Etats-Unis, âgés de 5 à 18 ans, avaient été envoyés à M. le Préfet de la Seine par le Dr John H. Finley « avec les plus chaleureuses salutations pour les maîtres et les enfants de France » ; cet envoi ne contribua pas peu à l'intérêt de l'Exposition.

FONDATION PAUL WALLON

M. Paul Wallon, qui vient de mourir, avait fait à la Société Centrale des Architectes un don original, dont nous croyons intéressant de publier le règlement comme exemple de solidarité bien comprise. Jugeant que le nombre des « médailles » était déjà suffisant, Paul Wallon a préféré attacher son nom à une récompense accordée à *la femme* de celui des lauréats de la Société (Personnel du Bâtiment, entrepreneur, contremaître, ouvrier ou simple garçon de chantier qui aurait ou aurait élevé le plus grand nombre d'enfants, sans que ce nombre d'enfants put être inférieur à trois, à la seule condition que cette mère fut française et quelles que soient ses croyances, fut-elle catholique, protestante, israélite, libre-penseuse.

Si la mère est décédée le livret sera établi au nom du chef de famille.

Dans le cas où aucun des lauréats ne remplirait les conditions ci-dessus, c'est-à-dire trois enfants vivants, la somme précédemment fixée serait reversée sur l'année suivante et ainsi de suite, sans être divisée. Il n'y aura jamais qu'un seul livret — c'est-à-dire que la somme de 300 francs ne sera pas divisable.

ECOLE DES MERES ET DE LA VIE PRATIQUE

Une sympathique et intelligente assemblée était, le 18 juin, réunie 19, quai Malaquais, à propos de la réouverture des cours de l'Ecole des Mères. A son titre ancien cette école joindra désormais celui-ci: Ecole de la Vie pratique. Elle se dispose, en effet, d'étendre son programme et, non contente de préparer de bonnes maîtresses de maison et des mères averties, elle se propose de donner à chacune des jeunes personnes qu'elle recevra un métier *manuel* capable de lui permettre de gagner honorablement sa vie. Bien plus, déjà actuellement — alors que la réouverture n'est fixée qu'au 3 novembre prochain — elle a déjà assez de demandes pour placer avantageusement toutes celles de ses élèves qui auront passé leur examen de sortie avec succès.

M. le docteur Bouillon, président du Comité de direction; Mme Fallot-Matter, vice-présidente; Mme Moll-Weiss, fondatrice ; M. Clanie, membre du Comité ; docteur Labbé, docteur Gagey, Mme Kouindzy ont pris tour à tour la parole, soit pour exposer le programme de l'Ecole, soit pour quelque heureuse suggestion.

Un concert très artistique a terminé la soirée. Il nous a permis d'applaudir successivement Mmes Ancel-Guyonnet, Erati et Jullée.

Souhaitons à l'Ecole des Mères le succès qu'elle mérite; son action est des plus utiles : tant pour le développement de la femme française que pour l'évolution économique du pays ; il faut que chacun de nous y contribue en dirigeant vers elle de jeunes activités féminines.

L. L.

On nous écrit

Derniers retranchements

Ne trouvez-vous pas particulièrement savoureux certains arguments des derniers représentants de l'antiféminisme contre le vote des femmes ?

C'est avec un certain plaisir que j'ai constaté l'absence du vieil argument : la femme au pot-au-feu et aux chaussettes. Il faut croire qu'il est décidément aussi usé que lesdites chaussettes... mais nous en avons de tout neufs et de si jolis !

« Les femmes ne doivent pas voter *car* elles sont la majorité.»

(Pour un pays démocratique, de suffrage dit universel, cet aveu de gouvernement de la majorité par la minorité n'est-il point précieux à enregistrer) ?

« Et puis, nous ne savons pas comment elles voteraient. »

Ah ! si elles arboraient un petit panache blanc... ou rouge... Généralement, c'est bien ainsi qu'on fait, n'est-ce pas, Messieurs, dans un pays démocratique ? Dis-moi ton opinion d'abord, après je verrai si je peux te donner le droit de vote...

« Les femmes ne voteront pas selon leur opinion, mais selon celle de leur « confesseur ».. Si le confesseur était tout simplement le père, le mari, le frère aîné, y trouveriez-vous à redire ? Et puis, on parle tant de notre esprit de contradiction !

M. B.

CHEMINS DE FER

Services automobiles P.-L.-M. de la Route des Alpes

Les grands services d'auto-cars de la Route des Alpes qui, depuis le 15 juin, fonctionnent entre Le Lautaret, Grenoble, La Grande-Chartreuse, Aix-les-Bains, Annecy et Chamonix, seront assurés, à dater du 1er juillet, sans solution de continuité, entre Nice et Evian et permettront ainsi aux touristes de faire, dans son ensemble, cette merveilleuse excursion.

Pour se rendre compte de tout l'intérêt qu'elle présente, on ne saurait trop engager les voyageurs à visiter l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, où ils trouveront, exposé dans la vitrine, un diorama de la Route des Alpes et où ils pourront se procurer tous les renseignements et documents utiles.

Services automobiles entre Vichy, Châtel-Guyon, Clermont-Ferrand (Royat), Le Mont-Dore et la Bourboule.

Les Compagnies des Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée et de Paris à Orléans organisent d'un commun accord, du lundi 30 juin au jeudi 11 septembre, un service automobile, aller et retour dans la même journée, entre Vichy, Châtel-Guyon, Clermont-Ferrand (Royat), Le Mont-Dore et La Bourboule.

Ce service aura lieu les lundis et mercredis au départ de Vichy, les mardis et vendredis au départ de La Bourboule-Le Mont-Dore.

Pour tous renseignements s'adresser à l'Agence P.-L.-M., 88, rue Saint-Lazare, à l'Agence de la Compagnie d'Orléans, 16, boulevard des Capucines, ou aux Bureaux de ville, Bureaux de renseignements, etc..., de ces deux Compagnies.

Excursions dans la forêt de Fontainebleau par le service d'auto-cars P.-L.-M.

Rappelons qu'un service d'excursions P.-L.-M. par auto-cars fonctionne chaque jour dans la forêt de Fontainebleau.

Ce service, en correspondance directe avec les trains de et pour Paris, comporte 2 circuits : l'un de matinée pour la partie nord de la forêt, l'autre l'après-midi pour la partie sud de la forêt.

Indépendamment de ses 2 circuits, il est mis en marche les jeudis, dimanches et jours fériés un 3e circuit comprenant les parties nord et sud de la forêt avec arrêt à Barbizon pour le déjeuner. Pendant les mois de juillet, août et septembre, ce 3e circuit aura également lieu le samedi.

Il est recommandé de se munir des billets d'excursions nécessaires et de louer ses places à l'avance au guichet n° 17, côté départ de la gare de Paris P.-L.-M.

Nous rappelons à nos lecteurs que l'*administration* de *La Française*, est 103, rue du Chevaleret, Paris 13e.

PETITES ANNONCES
1 franc la ligne

Jeune fille anglaise désire prendre pension dans famille française à partir de la fin d'août; de préférence dans le XVIIe arrondissement. S'adresser à Mlle Alice Berthet, à « La Française ».

Jeune ménage, ingénieur, cherche app. meub. pour octobre et novembre. Mme Lebailly, 11, rue Chomel, Paris. 1041

LEÇONS DE VIOLON

Cours d'ensemble — Leçons d'accompagnement — Solfège — Théorie et histoire de la musique.

Professeur : Madame Blanche Pidol, diplômée de l'Etat, 197, avenue de Neuilly, Neuilly-sur-Seine. 1042

MAISONS RECOMMANDEES

LE BOVRIL

Est indispensable dans la Cuisine. Il économise temps, peine et argent. Le seul employé par toute ménagère soucieuse de son bien-être. Fournit un délicieux **Potage-Consommé Riche**. Sauce excellente. Donne aux plats un goût exquis.

Il ajoute à n'importe quel légume la valeur nutritive d'un morceau de viande de premier choix. Reconstituant très énergique.

Le **BOVRIL** est de la viande et rien que de la viande.

Se renseigner aux Maisons d'Alimentation, ou aux magasins de gros, 102, rue Réaumur, Paris (2e).

BIERES

BIERE FANTA non alcoolisée

BIERE spéciale pour nourrices

BIERE de TABLE

6, rue Guyot (Paris) — Télép. Wag. 13-80

La Gérante : **JANE MISME.**

Imp. des Arts, 11, rue Molière, Paris

ECOLE ROY

7, rue Lagrange PARIS (Ve)
Succursale : 149, rue Montmartre, Paris (2e)

COURS de 8 h. du matin à 10 h. du soir. — Envoi du Programme FRANCO

Inscriptions reçues à toute époque de l'année

STENOGRAPHIE, DACTYLOGRAPHIE COMPTABILITE, COMMERCE, LANGUES

Préparation spéciale au Commerce aux Services officiels des Chambres, aux Examens des Ministères et Administrations, ainsi qu'au Professorat de Sténographie.
Cours GRATUITS et cours rétribués. — Cours par Correspondance.
PLACEMENT GRATUIT DES ELEVES

UNE PÉTITION AU SÉNAT

A Monsieur le Président,

A Messieurs les Vice-Présidents,

A Monsieur le Rapporteur de la Commission sénatoriale, chargée d'examiner le projet de loi sur le suffrage des femmes.

Messieurs,

Le Sénat se trouve saisi du projet de loi de la Chambre des députés tendant à accorder aux femmes les droits de suffrage et d'éligibilité.

L'électeur français est fier d'être citoyen d'un peuple libre et grand. Il attache à son titre de membre de la démocratie un prix infini; mais s'il le revendique — *Civis sum!* — il éprouve une gêne que, jusqu'à ce jour, ce titre ait été un privilège. Nous sommes pour le droit, contre le privilège, serait-ce celui du hasard : le sexe. Loin d'hésiter à partager avec ses compatriotes la dignité civique, l'électeur l'estime d'autant plus qu'elle est définie comme essentielle à l'être humain, comme « naturelle », disaient nos philosophes du XVIIIe siècle, et imprescriptible.

C'est dire que nous ne parlons pas du [point] de l'intérêt féminin, si considérable qu'il puisse être.

[Nous] nous plaçons au point de vue du droit qu'a en soi l'individu adulte, et, par conséquent, du devoir qu'il a de contribuer dans la mesure de son intelligence — [ou] de son simple bon sens — aux destinées de la cité. Notre principe est humain et [ration]nel. Le parlement républicain peut-il [d'ailleurs] en avoir un autre ?

[La reconnaissance] précise du droit de la Française, affirmation de son « devoir » à [être] une citoyenne active, telle est l'œuvre [idéale et] sacrée à laquelle votre Haute Assemblée est solennellement conviée et [qu']elle ne pourrait ajourner sans créer [des] mécontentements.

[Que nos] compagnes désirent ou dédaignent le vote, il ne peut être la question. [illegible]

à demander l'extension du droit de suffrage aux Français de l'autre sexe, parce que l'idée de suffrage universel est bonne et que le suffrage universel est une institution d'utilité nationale.

Cela posé, est-ce à dire que nous ne nous trouvons pas en présence d'une opinion féminine nette, persévérante et organisée ? C'est un fait que, depuis surtout une dizaine d'années, un nombre croissant de femmes de cœur ont usé des droits secondaires d'association, et de pétition pour demander le suffrage. Ces femmes, nous les avons vues à l'œuvre, nous avons collaboré quotidiennement avec elles. Beaucoup, certes, ne sont pas venues d'emblée au désir de voter. Nous en avons vu qui, sans marchander leur argent, ni leur temps, ni leur peine, ont essayé d'abolir la misère des travailleuses et la misère de l'enfance populaire. Il leur a bien fallu reconnaître que, quel que fût leur effort, elles ne parviendraient à rien de stable sans une mise au point des mesures législatives. Or, tant que la voix féminine n'arrivera qu'indirectement, par échos confus, à se faire entendre de l'autorité chargée de parfaire la loi et d'en contrôler l'exécution, il sera impossible d'avoir, en ce qui concerne la protection de l'enfant et de l'ouvrière, la législation, la réglementation et l'administration dont a besoin un pays qui se dépeuple. C'est ce souci de générosité pratique qui a donné au suffragiste ses plus ferventes propagandistes.

Celles-ci songent donc moins à elles-mêmes qu'à leurs sœurs victimes de coutumes infériorisantes et de mœurs souvent brutales.

Avant tout, elles ont la préoccupation de la famille. La famille est la cellule sociale et nationale. C'est la mère surtout qui, dans la suite des heures représente la famille; c'est elle qui l'administre, et l'« état-major féministe » est presque exclusivement composé de mères — de mères de plusieurs enfants ! — et on ne saurait refuser de les écouter quand elles parlent au nom des mères. Les femmes féministes veulent que — sous chaque toit — chaque foyer soit prospère et heureux. [illegible]

volonté humaine aient enlevé à la maison sa gardienne normale; mais contre de formidables nécessités économiques les regrets qu'elles doivent se borner à exprimer n'ont pas d'effet. Réalisez, avec leur concours, un de leurs vœux les plus chers, faites en sorte que l'enfant, richesse nationale, ne soit plus une charge pour les parents, et vous aurez accru la santé des familles nombreuses, vous aurez multiplié les familles nombreuses.

Nous n'insisterons pas, Messieurs les Sénateurs, sur ce que les femmes, suffragistes ou non, ont fait pendant la guerre. Au front, elles ont pansé les blessés; à l'arrière, elles ont suppléé, dans des conditions de difficulté inouïe, la main-d'œuvre masculine. Nous ne demandons pas pour elles une récompense : la proclamation d'un droit et l'obligation d'un devoir impliquant responsabilité ne peuvent constituer une récompense. Ce qu'il importe, cependant de reconnaître, c'est que, durant ces quatre années d'intense vie sociale, l'ensemble des femmes n'a pu que renforcer son sentiment déjà profond des nécessités communes. Non seulement elles ont bien mérité de la patrie, mais elles viennent d'être mêlées plus intimement que jamais à la vie même de la patrie.

Qui oserait soutenir que la femme ne serait pas un bon citoyen ?

Quelles qualités, en effet, demandons-nous au bon citoyen ?

Avant tout, le sentiment patriotique. — Or, les femmes ont élevé les soldats, elles ont suscité les courages, elles ont « porté avec fierté leurs deuils », elles ont conservé dans les années douloureuses la foi en la victoire.

Au citoyen nous demandons d'être un individu utile. Pour quelques oisives (mais n'y a-t-il pas, hélas ! des oisifs parasites?), combien d'ouvrières de l'atelier, d'ouvrières de la terre, d'employées ! sans compter les ménagères dont le dévouement s'ignore !

Au citoyen, nous demandons une certaine connaissance des problèmes généraux. Par le fait même que la femme fut, durant [illegible]

désarmé, a bien autant qu'un autre le besoin de se choisir un mandataire, la démocratie aime que le citoyen soit instruit, que, par le livre et le journal, il soit au courant des évènements, qu'à confronter les opinions des écrivains il se forme une opinion personnelle. Or, la République, le 28 mars 1882, a institué l'instruction obligatoire, non seulement pour tous ses fils, futurs électeurs, mais encore, et avec la même rigueur, en prévoyant les mêmes sept ans de scolarité, pour toutes ses filles, comme si les Jules Ferry et les Paul Bert avaient prévu qu'un jour elles seraient appelées au vote direct. Les Françaises qui voteront en 1919 ont donc derrière elles une période de 37 ans pendant laquelle elles ont passé par l'école, et l'immense majorité par l'école nationale laïque. Sans faire ici de comparaison avec les résultats obtenus par les écoles de garçons, est-il contraire à la vérité d'affirmer que l'ensemble de nos concitoyennes est au moins aussi instruit que l'ensemble des hommes?

Quelle différence, en tous cas, avec la masse d'illettrés dont 1848 avait fait un collège électoral !

Les femmes dont le Parlement travaille à formuler le droit auront toutes, comme les autres électeurs, étudié l'histoire, institutrice des peuples et reçu une instruction *civique*, de sorte qu'elles connaissent le fonctionnement d'une constitution qui les a oubliées !

Ayant fait surgir, pour tous et pour toutes, du sol de la commune la maison de l'école primaire, le législateur a facilité la formation d'une élite de femmes. Celles qui furent lycéennes, collégiennes, élèves des écoles primaires supérieures, des écoles pratiques d'industrie et de commerce, des cours secondaires, des cours complémentaires, feront preuve demain d'une valeur dont ne s'étonnera pas quiconque sait le haut mérite de leurs professeurs, femmes remarquables qui ont trouvé à Sèvres, à Fontenay-aux-Roses, à la Sorbonne, dans nos universités, de merveilleux foyers de science et de méthode. Jamais au cours des siècles et dans aucun pays, il n'y eut pareille floraison de femmes instruites.

[illegible]

boration de sa femme dans la direction de la vie domestique, dans l'établissement du budget familial, dans l'éducation des enfants. De même, il semble paradoxal pour les hommes de continuer à faire seuls, comme un peuple de veufs, le ménage de la cité, alors que sollicitent leur attention et leurs soins tant de questions qui concernent l'habitation, la maternité, la puériculture, — domaine où l'influence de la mère devrait être, conformément à la nature, prépondérante.

Votre souci éducatif, qui est le nôtre, est d'éveiller en chacun de nos concitoyens l'esprit critique. Or, par le fait même que tout homme a été appelé à choisir entre telle et telle doctrine politique, entre tels et tels candidats, le sens critique s'est, en France, généralisé, affiné. Vous savez qu'il est, en somme, la meilleure sauvegarde de notre régime de discussions et de décisions au grand jour. Invitez de même la femme à se déterminer d'elle-même en ce qui concerne les questions d'intérêt national, à faire, là aussi, acte de responsabilité individuelle, et vous l'aurez irrémédiablement arrachée à de certaines somnolences où la réaction a cru et croit encore trouver son profit. Notre Parlement déjouera ces calculs. De la femme « sujet » il va faire la femme « citoyen » dans la plus haute acception du mot. Et demain nous aurons, consolidant la République, l'aimant d'un amour quasi-unanime, une nation consciente, activement solidaire, et conséquemment *libre*. C'est en forgeant que l'on devient forgeron; c'est en s'intéressant directement et pratiquement aux affaires de la commune et de l'Etat, c'est *en votant* que l'on devient un citoyen d'intelligence indépendante.

Des timides ont osé dire: « C'est trop tôt ».

Trop tôt ! Alors que les démocraties anglo-saxonnes et scandinaves ont devancé la nôtre !

Trop tôt ! Alors que nous avons la honte de ne venir à cet acte de justice qu'après nos ennemis et nous en serions encore, petitement, à chicaner à nos Alsaciennes un droit que l'Allemagne leur eût octroyé !

Trop tôt ! Alors qu'il y a 130 ans que la France a gravé la table des droits et [illegible] qu'elle a commencé d'écrire sur ses édifices nationaux le mot égalité ! Alors qu'il y a 70 ans que dans ce pays a été proclamé, pour une moitié tout au moins de la population adulte, l'avènement du suffrage « universel » et que nous ne concevons plus une autre base à notre régime politique ! Alors qu'il y a 49 ans que la République est le statut de la France, statut définitif — et 37 ans, on ne le redira jamais trop, que l'école républicaine et laïque fait l'éducation du peuple !

Retarder encore l'heure — inéluctable — du suffrage féminin, ce serait faire injure à cet admirable corps des institutrices laïques et des professeurs-femmes, et leur dire : « C'est en vain que, pendant plus d'un tiers de siècle vous avez essayé de former l'esprit et la conscience de nos filles. Que vos anciennes élèves attendent encore ! »

Attendre ? Combien de temps ? De toutes les nations, la France de Michelet sera donc la dernière, la dernière à être juste?

Tous les yeux sont tournés vers le Sénat. Aux ingrats qui méconnaîtraient encore la beauté de la moisson que les institutrices ont fait lever, aux semeurs de déceptions et d'agitations, le Sénat, fidèle à la tradition des grandes assemblées qui ont établi notre charte contemporaine, répondra par un geste d'enthousiasme — sans délai.

Et, de l'Océan au Rhin, les femmes trouveront dans votre loi fraternelle un motif de plus de gratitude et d'attachement pour la République qui, non contente d'avoir sauvé et refait leur bien-aimée France, aura, à l'heure même de la paix de victoire, aboli les dernières survivances des infériorités et des humiliations dont toute la responsabilité pèse sur les régimes déchus.

Veuillez excuser, Monsieur le Président, Messieurs les Vice-Présidents, et Monsieur le Rapporteur, ces quelques considérations, et ne les attribuer qu'au désir qu'a le pétitionnaire soussigné de voir sa patrie s'illustrer par une nouvelle affirmation du droit. Il vous prie d'agréer, Messieurs, l'expression de ses sentiments profondément respectueux.

[illegible] Rebour,

Secrétaire général adjoint de la « Ligue d'Electeurs pour le Suffrage des Femmes. »